

Le libertaire

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10°)

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE:	POUR L'ÉTRANGER:
Un an . . . 40 fr.	Un an . . . 15 fr.
Six mois . . 25 fr.	Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Travailleurs, par l'Anarchie, aimez-vous les uns les autres

"Bien-être et Liberté" !

Voici le Premier Mai. C'est le jour que la classe ouvrière a choisi, pour élever contre la société capitaliste sa protestation unanime.

Il serait logique que cette année-ci, cette protestation fût plus vécue, plus que jamais et il faut espérer, même contre toute probabilité, qu'il en sera ainsi. Car, à aucune époque le patronat ne s'est montré plus rapace ni plus arrogant, jamais la dictature gouvernementale ne s'est affirmée plus arbitraire ni plus intransigeante.

L'observateur peut projeter son regard sur toutes les nations : dans toutes, il constatera que, contre la colère et l'indignation qui, consécutives à la guerre mondiale, ont menacé les Pouvoirs établis, ceux-ci se sont exceptionnellement armés et féroce ment défendus. Il constatera que, dans le dessein d'étouffer l'esprit de révolte — qui, pour toutes les autorités : civiles, religieuses, militaires, patronales, est l'esprit du Mal — tous les gouvernements ont ourdi les pires machinations, échafaudé les plus abracadabrants complots et peuplé de leurs adversaires les prisons et les bagnes.

Il constatera que, après avoir, durant cinq années, extrait des veines prolétaires des fleuves d'un sang pur et généreux, la bourgeoisie mondiale tente d'appauvrir encore le sang ouvrier par les longues journées de travail et les salaires insuffisants.

Sur tous les continents, sans distinction de race ni de nationalité, se sont abattues une répression sauvage et une exploitation sans précédent.

L'homme qui se proposerait d'écrire impartialement l'histoire que vit le prolétariat actuel se verrait dans la lamentable nécessité de la résumer ainsi : « misère et oppression ».

Telle est la situation.

Les déléguations sont propices aux attitudes vaniteuses et aux desseins ambitieux des délégués ; mais elles ne peuvent qu'humilier les salariés et desservir leurs intérêts.

Les fêtes populaires font les affaires des bistrots et des marchands de spectacle ; mais elles abrutissent les prolétaires.

La journée du Premier Mai n'a de raison d'être que si elle vide les ateliers et les usines et remplit les rues et les salles de réunion. Elle a eu, elle doit avoir, elle doit conserver toujours son double caractère : révolutionnaire et international. La dépouille de ce double caractère, c'est lui enlever tout sens et toute portée.

Ce jour-là, tous les travailleurs, sexe, âge et métier confondus, ont le devoir de songer à l'existence de privations, d'incertitude et de servitude que leur impose la société capitaliste. Ils doivent examiner tous ensemble, d'un puissant effort de compréhension et de volonté, les causes profondes de leur triste sort et les moyens d'y mettre fin. Ils doivent pénétrer le sens des circonstances graves et des tragiques événements auxquels ils sont mêlés, afin d'en discerner et d'en dénoncer les responsabilités effectives.

Ils doivent, par la pensée, briser les frontières de sang qu'on édifie, pour séparer les peuples, le sabre des conquérants et les convoitises capitalistes et prendre conscience de l'indissoluble solidarité qui, dans l'oppression et l'exploitation, lie les prolétaires de tous les pays, tous écrasés sous le joug des gouvernants et des riches.

Par ces temps d'impérialisme en conflit, de répression implacable et d'exploitation aiguë, le prolétariat universel, étroitement uni et solidaire, doit, le Premier Mai 1923, sentir passer sur lui un grand souffle de révolte. Face aux brigands de l'Etat et aux voleurs du capital, coalisés contre lui, il doit prendre l'énorme résolution de poursuivre énergiquement sa libération ; il doit déclarer une guerre sans merci à tous ceux qui, maîtres du Pouvoir politique ou détenteurs de la puissance économique, se dressent en obstacles sur la route qui le conduira, quand il le voudra avec virilité et passion, au Bien-Être et à la Liberté.

Les socialistes et syndicalistes que la guerre, l'Union sacrée, le baillon de la censure et le mirage de l'intérêt général ont enlaidis dans le boudoir du « collaborationisme » ont perdu de vue et trahissent ce noble et puissant idéal : ils ont renoncé à l'action révolutionnaire et de classe. Ils se refusent donc à donner à cette journée du Premier Mai le caractère qu'elle implique nécessairement le retour au but et au moyen que je viens d'indiquer.

Ce sera tant pis pour eux.

Le parti de la Dictature sur — il se raille plus exact d'écrire « contre » — le prolétariat ne donnera vraisemblablement pas son adhésion à notre mot d'ordre : Bien-Être et Liberté.

Ce mot d'ordre est bien trop « petit-bourgeois » pour ces farouches révolutionnaires.

L'idéal qu'il synthétise et le bouleversement social, vaste et profond, qu'il implique sa réalisation ont pu conserver toute leur valeur dans l'esprit des ignorants et des sentimentaux à qui, comme à nous, la Guerre et le Bolchevisme n'ont rien appris — parce que nous sa-

viions déjà et depuis longtemps ce qu'ils auraient pu nous apprendre — mais ils n'ont plus aucun sens dans la pensée et n'éveillent plus le moindre écho dans la conscience de ceux pour qui la Révolution en action — la seule qui compte, disent-ils — est celle où l'étouffement de toutes les libertés est un principe et l'acaparement du bien-être par une poignée de privilégiés la règle.

Nous regretterons sincèrement cet aveuglement du « Grand Parti des Masses ». Nous nous passerons de l'adhésion des chefs ; mais nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour entraîner celle des simples militants.

Sebastien FAURE.

Pour la diffusion de notre numéro du 1^{er} Mai

1^{er} Mai. — Le peuple est dans la rue. Partout de vastes meetings se tiennent. Le moment est on ne peut plus favorable pour faire connaître notre organe ;

Les camarades doivent profiter de l'occasion. Partout où le monde ouvrier se réunit, un ou deux camarades doivent crier notre « Libertaire ».

Que tous les anarchistes et syndicalistes-révolutionnaires qui voudront, ce jour-là, faire un effort de propagande, viennent prendre leur paquet de journaux à la boutique qui sera ouverte jusqu'à midi, 9, rue Louis-Blanc (Métro : Combat).



DESSIN DE BECAN.

— Moi, j'aime les chansons d'amour...
— Eh bien! écoute la chanson d'amour des Peuples!

Un Premier Mai d'Amour pour les travailleurs

Premier Mai, fête du Printemps, renaissance de l'Amour.

Premier Mai, regain de l'espoir au vieux cœur meurtri de l'Humanité.

Premier Mai, volonté de vivre, force de libération, grand geste d'épanouissement de l'être naturel.

Premier Mai, poésie de la Vie, image la plus harmonieuse de toutes nos possibilités d'action et de pensée. Idéal merveilleux du meilleur de nous-mêmes.

O Premier Mai, tu t'identifies, parmi la clarté des jours, avec l'Anarchie que nous sentons s'éveiller en la liberté de nos êtres.

Mais voici l'horrible réalité — celle-là même que les gens de toutes lois nous reprochent de ne pas suffisamment considérer : gouvernants et magistrats qui nous désignent les prisons, policiers qui nous y mènent, politiciens qui nous préparent les nouvelles barrières « opportunes » et toutes gens de bons sens et profit qui ne veulent pas comprendre notre irréductible idéalisme créateur.

La « réalité » du Premier Mai n'est pas faite pour nous empêcher de marcher encore, toujours vers plus de lumière et de compréhension. Nous constatons cette « réalité » comme un obstacle sur notre route, du roc à faire sauter pour permettre l'évolution du libre chemin que nous portons en nous irrévocablement.

Ayons conscience de ces « réalités » pour savoir bien les détruire et pour

que de l'espace s'ouvre à nos idées émancipatrices.

C'est pour avoir précisé une de ces « réalités » du Premier Mai dans mon article D'Essen à la rue de Rome que les juges de la 3^e République bourgeoise se préparent à me punir ; c'est pour avoir fixé par la pensée, dans le Libertaire, quelques autres de ces « réalités » que nos camarades Content, Decourt, Loréal, Chauvin, Mercereau, Albertini, Georges Vidal et Lecoq moisissent dans le tiède puits d'ombre de cette Santé que Pierre Hamp décrit ailleurs si minutieusement dans son horreur « confortable ». C'est pour s'être refusé à la plus horrible de ces « réalités » — la guerre — que Gaston Roland, Jane Morand et, avec eux, tous les déserteurs, tous les insoumis, sont privés des joies de ce printemps d'Amour que symbolise le Premier Mai idéal. C'est pour s'être dressés, dignes vivantes faites de chair palpitante et de cœur généreux, contre la marée impitoyable de l'inhumaine « réalité » que Cottin et Germaine Berton sont rayés, en ce jour d'Amour, du rôle des humains.

Les plus beaux enfants du Premier Mai ne peuvent venir avec vous danser par les prairies humides sous le soleil du Printemps.

Et voici que les jeunes gens de vingt ans sont envoyés, casqués de mort, parqués en troupes de massacre, vers les pays que l'on occupe pour la jouissance des maîtres stupides.

Et voici que la voix de croque-mort stylé d'un Maurras, les grognements de

pore épileptique d'un Daudet — (oh ! pardon, Alphonse Daudet)... d'un Léon Daudet — nous rappellent encore plus à la « réalité ».

La voici donc bien nettement définie, dans sa sombre horreur, cette fameuse « réalité » : l'exploitation et l'autorité font peser sur le monde une telle chaîne de ténèbres qu'il n'y a plus de Printemps possible, d'Amour permis, ni de pensée exprimable. Il nous faut lutter chaque jour, dans les affres de l'angoisse et des privations humiliantes, pour le pain, pour le logement, et pour l'air même.

Les êtres les plus pacifiques et les plus tendres se sentent devenir combattifs et après dans cette bataille pour la Vie.

Nous voici contraints à la lutte des classes, nous qui ne croyons pas plus aux classes qu'aux patries — nous qui voulons abolir toutes les frontières, toutes les barrières de par le monde.

Réalité affreuse : un cercle de violence oppressive nous étirent. Seulement par la violence les individus pourront s'en libérer — mais une violence réfléchie, une violence consentie, une violence défensive entre les mains de chacun de ceux qui ne veulent pas renoncer à la Vie, la douce Vie harmonieuse qui se reflète symboliquement dans les heures charmantes de ce Premier Mai en fleurs.

Et voici que les femmes, les jeunes filles elles-mêmes entrent avec nous, les révoltées, dans l'armée révolutionnaire, pour confirmer l'idéalisme de notre lutte pour la Vie. Germaine Berton, une femme, s'est sacrifiée pour montrer au peuple qui subit comment on peut encore « regimber »... Madeleine Ferré, une femme, a dit tout haut à Poincaré ce que tant d'hommes pensent tout bas... Et les « midinettes », les « cousettes », des jeunes filles, des gosses, ont donné ces jours-ci l'exemple de l'action directe et des manifestations de rue.

Allons, tous les êtres d'Amour sont avec nous : Pour l'Anarchie, et par la Révolution ! Comme nous le dit le dessin de Becan il n'y a pas, en ce Premier Mai, de meilleur moyen de chanter et d'honorer l'Amour et le Printemps, que de se joindre à la masse vibrante des révoltés, décidés, à travers le monde, à détruire toutes les forces de haine et d'oppression, toutes les formes d'Autorité, pour que chacun puisse consommer selon ses besoins, produire selon ses forces et selon ses capacités.

Le Premier Mai d'Amour, O Anarchie, tu es la seule à l'éclairer.

André COLOMER.

L'Union Anarchiste et ses œuvres :
La Librairie Sociale,
Le Libertaire,
La Revue Anarchiste,

sont définitivement installés
9, Rue Louis-Blanc
PARIS (10°), Métro : Combat et Lancry

Locaux ouverts tous les jours, de 9 heures à midi et de 2 à 7 heures.

Adhrez à l'Union Anarchiste :
Achetez tous vos livres, brochures et publications à la Librairie Sociale, œuvre coopérative de propagande.

UNION ANARCHISTE

Camarades travailleurs,
Exploité, manuel ou intellectuel, toi à qui des policiers parlent toujours de révolution, tu as le devoir de chercher à savoir ce qui se passe en Russie, car, dans les souffrances de chaque jour, tu n'as pas le droit d'oublier que le peuple russe a fait une révolution sans précédent dans l'histoire des peuples.
Mais comment saurais-tu la vérité ? Par la grande presse stupéfiée par le capital ? Allons donc, tu n'es pas assez naïf pour y croire. Par les journaux politiques de gauche ou de droite ? Non, car ils n'ont qu'un but : combattre par tous les moyens le parti communiste. Est-ce alors par le canal de l'Humanité que tu sauras la vérité ? Pas davantage ; parce qu'aveuglés de sectarisme ou hommes de paille de la III^e Internationale, les gens de l'Humanité ne disent que ce qui sert leur politique et le gouvernement de Lénine.
Pour éclairer la lanterne, un seul moyen te reste : Assiste aux conférences publiques de ceux qui disent ce qu'ils ont vu et qui font appel à la contradiction de tous : Thuriér, ou contempteurs du régime des Soviets.
Dans cet ordre d'idées et pour te fournir les arguments qui te permettront de juger en connaissance de cause, l'Union Anarchiste organise pour le

Jeudi 3 Mai, à 21 heures
Salle des Sociétés Savantes, 9, rue Serpente (Métro: Odéon)

UNE DEUXIÈME CONFÉRENCE publique et contradictoire avec le concours de CHAZOFF récemment revenu de Moscou, qui traitera : **Ce que j'ai vu en Russie**

Comme pour la première conférence, divers groupements politiques seront convoqués pour la contradiction. En raison des frais élevés d'organisation, il sera perçu un franc par personne.
Les copains de l'Union Anarchiste sont priés de venir en nombre, pour faire respecter les places, au cas où des perturbateurs mal intentionnés voudraient nous jouer un sale tour pour nous faire payer la casse.

LE COMITÉ D'INITIATIVE

Brutus Mercereau et Chauvin condamnés à six semaines de prison

Ce mercredi 25 avril comparait devant la onzième chambre correctionnelle, nos camarades Brutus Mercereau et Charles Chauvin, inculpés d'« apologie de fait qualifié crime » pour avoir manifesté à Germaine Berton leur sympathie et leur solidarité anarchistes dans un article intitulé : « La laisserons-nous mourir ? »
Chauvin, fièrement, revendiquait la responsabilité de ce qui parut dans le Libérateur, dont il fut le gérant.

Brutus Mercereau dénonça les menées de l'Action Française et montra un gouvernement aux ordres d'un Léon Daudet pour poursuivre et emprisonner tout ce qui risquait d'enlever, par l'exercice de la libre critique, la marche homicide de l'obscurantisme réactionnaire.

Voici sa déclaration :
Messieurs, Messieurs,
Mes camarades,
Mon camarade Chauvin et moi, selon toute vraisemblance, avons été emprisonnés, uniquement pour servir les basses rancunes d'un parti politique. D'injurieux articles de journaux nous concernant n'ont fait que fortifier en moi cette conviction.

C'est volontairement que je me garderai de désigner par leurs noms les membres de ce parti, l'expérience nous ayant démontré que certains mots, par le dessein qu'ils inspirent, ne peuvent provoquer que la haine.
Ces gens, abusant de l'impunité que leur accorde la faiblesse, l'indifférence, ou la complicité de quelques uns, s'attaquent sans vergogne à toutes les classes de la société, souillant de leurs élocutions insensées les choses les plus respectables.

A moins d'accepter de s'enrôler sous la bannière hors de propos qu'ils prétendent astucieusement imposer à notre vénération, nous n'aurons d'autre choix que de nous défendre de bout en bout. Après avoir fait chauffer les particularités de ce parti, nous nous sommes vu offrir une subvention, grâces au succès, ils en sont venus à menacer de la bastonnade des hommes politiques, et de nos jours, nous sommes devenus, un de ces calculs machinés, des théories en action, n'a pas craint de cracher, dans l'intérieur même du Palais de Justice, un avocat revêtu des insignes de sa profession.

Arrivé, pour la forme, ce héros d'opérette lui relâché le lendemain, avec tous les honneurs dus à sa minuscule position sociale. Ce dont les provocateurs de son genre ne manqueraient point de prendre acte pour crier victoire.

Pour ce qui est de mon cas particulier, j'ai été incarcéré sur la dénonciation d'un journaliste douteux, qui, non content de nous insulter brutalement à la sollicité de la police, enrobait ma personnalité littéraire dans une citation un tant soit peu dépourvue de respect : « C'est un redoutable communiste », que mes faibles connaissances du latin m'ont autorisé à traduire par : « Le chien retourne à son vomissement ».

Il s'agissait en l'espèce de l'article concernant Germaine Berton. N'ayant point eu le temps de faire une profession de foi, mais bien pour me défendre au sujet de l'article censuré, je m'abstiens de lui livrer à des commentaires sur ce que, quant à moi, je puis penser de cette jeune fille.

Au cours de l'interrogatoire que j'ai subi après mon incarcération, il m'a été donné de conclure, que le juge chargé d'instruire mon affaire ne semblait pas découvrir, dans le texte de ma prose, matière à poursuites. J'eus d'ailleurs la confirmation de cette hypothèse, quand me même juge donna spontanément un avis favorable à la demande de mise en liberté provisoire que mon camarade Chauvin et moi avions formulée. Par Ordre supérieur, il fut répondu par un refus formel à cette demande de mise en liberté.

Des personnes de ma connaissance, ayant eu la curiosité d'aller aux renseignements, ont appris d'où venait cet Ordre supérieur. Il n'avait point d'autre origine que celui qui fit séjournier les délégués de la gauche, dans le local de la prison, à l'occasion de la manifestation de la rue de la Harpe, le 10 mai.

Cet état de choses pourrait procurer l'occasion de pleurer à certaines vieilles demoiselles sentimentales, s'il n'était plutôt tristement comique.

J'en suis donc venu à vous demander, Messieurs, s'il est moralement admissible qu'une bande organisée d'aventuriers, qui ont le front de traîner de malheureux écrivains de pensée libre, continuent à faire indéfiniment pleurer la loi de leur bon plaisir, une nation contre laquelle ils se sont dressés en ennemis irréductibles.

Je terminerai en priant Maître Torès, notre avocat, de vouloir bien lire, en entier, l'article incriminé. J'ai l'espoir, qu'après cette lecture, le Tribunal et le public, ici présents, découvriront dans mon article autre chose qu'un acte de meurtre.

En l'occurrence, je puis affirmer que ces lignes n'ont été inspirées que par un sentiment de fraternité purement humain. Pouvaient-ils en être autrement, lorsqu'il s'agissait d'une jeune fille journellement injuriée par des gens qui, naguère, accordaient des circonstances atténuantes à l'assassin de Jaurès ?

Me Henry Torès, en lisant le « papier » poursuivi, fit ressortir sa haute tenue littéraire en contraste avec tant d'ignobles provocations à l'assassinat parues impunément dans l'Action Française et dans la Voix Nationale sous la signature de Daudet, de Maurras ou de Santerre. Avec étonnement, il demanda au Tribunal l'acquiescement de nos camarades.

Mais les juges, qui ont pour mission traditionnelle de condamner les anarchistes, rapportèrent une sentence par laquelle Brutus Mercereau et Chauvin sont condamnés à six semaines de prison et 50 francs d'amende.



Outrecuidance

Nous avons déjà conté dans notre Libérateur, voilà près d'un an, cette stupéfiante chose : un Monatte syndiqué à la rue Lafayette et en même temps, directeur de la page sociale de l'Humanité, directeur de la page sociale de l'Humanité, directeur de la page sociale de l'Humanité.

C'était il y a une année, direz-vous. Oui ! mais depuis, cette situation cocasse est inchangée.

Par la grâce de Trotsky, son intime ami, Monatte, toujours adhérent à la C. G. T. réformiste, est toujours chef de la rubrique syndicale de l'Humanité.

Et le bougre, qui ne manque pas d'audace et que l'esprit de logique n'effleure pas, conseille la C. G. T. U., morganisme syndical.

Il ne sent pas la fausseté de sa position, l'immoralité de sa conduite, lui qui, n'ayant pas voulu être de la nouvelle Confédération Générale du Travail à la présomption de lui dicter son attitude.

Il était scissionniste, hier

Il a tous les culots d'ailleurs. Ne va-t-il pas jusqu'à accuser les militants du Comité de Défense Syndicaliste d'avoir contribué à la scission syndicale au moins autant que les syndicalistes-patriotes, et jusqu'à se présenter comme un unitaire de tout temps.

Monatte, unitaire de tout temps, allons donc ! Ne se souvient-il pas des congrès syndicaux tenus à Lille en 1921 ?

La deuxième séance du Congrès confédéral venait de prendre fin par les coups de matraque des stipendiés de Rivelli. Les délégués minoritaires se trouvaient réunis après dîner, dans une salle pleine à craquer.

Monatte prit la parole et déclara qu'après les incidents de l'après-midi l'unité n'était plus possible, que la scission syndicale était « inévitable et nécessaire. » Il affirmait cela avec passion et toute l'assemblée parut saisi par son discours.

C'est à ce moment que Lecoq et Colomer intervinrent et dirent qu'ils ne comprenaient point l'attitude et la nervosité de Monatte. Que la scission ne pouvait pas s'accomplir à propos d'une question de coups de trique : que les délégués minoritaires commettraient la pire des fautes en se séparant, dans ces conditions, la C. G. T. aux réformistes. En outre, Lecoq les invita à retourner au Congrès confédéral, à s'y conduire en révolutionnaires et à chasser des assises ouvrières les perturbateurs.

Lecoq fut écouté, en partie. Et la scission syndicale voulue et réclamée par Monatte, l'unitaire de tout temps, fut alors écartée.

Un pays comme les autres, hélas !

La Révolution russe, c'est une grande espérance qui a vécu. La Russie est maintenant tout à fait un pays comme les autres.

Léonol nous a démontré la semaine dernière que nos bolchevistes en font parfois un pays comme les autres.

Mais souvent aussi ils disent le contraire. Par exemple, l'Humanité du 18 avril écrivait :

« Aux camarades moins avancés ou plus novices, les communistes auront à montrer dans la grève, un moment de la lutte de classe qui se poursuit à travers le monde, qui dresse partout les travailleurs contre les capitalistes, les exploités contre les exploités et qui ne cessera que lorsque, comme en Russie, le prolétariat prendra en mains le pouvoir. »



Unissons-nous !... Unissons-nous !...
Où, par dessus les chefs et les faux bonshommes, ça urge.

LA LOI

Les lois sont des toiles d'araignées à travers lesquelles passent les gros et les petits. (La Mousmouline, page 88.)

L'auteur de la Comédie Humaine, qui est conservateur, soulève par le génie, à forme une pensée rigoureusement subversive, criminelle, car toutes les lois, même les plus monstrueuses, doivent être respectées. Ainsi en ont décidé d'abord les peuples, ensuite les gouvernements, quels qu'ils soient, les dirigeants ont l'exacte ressemblance des dirigés. Ceux-ci aiment l'autorité, ceux-là l'exerceront avec un amour morbide et une volupté intensément intéressée.

Puisque la loi s'exerce avec le consentement universel, c'est donc qu'elle est nécessaire. Ne dites pas qu'elle est le fruit de l'arbitraire, la manifestation de la volonté d'un seul homme, le résultat de l'arbitraire d'un seul homme.

Des esprits pervers écrivait : « La loi, c'est l'arbitraire, la méchanceté, la perversité ; la loi est l'ennemie de la bonté, de la justice ; la loi est la caricature de l'amour social. »

Antoine ANTIGNAC.

UN PEU DE L'ÂME DES BANDITS

Comment j'ai connu les Bandits. — Leur vie affective. — Leur vie intellectuelle. — Leur vie active. — Les Bandits et la Criminologie. — Les Causes. — Avec illustrations.

Le volume : 5 fr. — Franco rec. : 6 fr. — La Librairie Sociale

LE XVI^e NUMÉRO DE “La Revue Anarchiste” qui vient de paraître, contient une remarquable étude d'actualité sur **LA RUSSIE CONTEMPORAINE** par A. SCHAPIRO

En plus de trente colonnes bourrées de faits et d'observations authentiques, notre camarade, expulsé de la Russie des Soviets pour son activité syndicaliste, décrit l'état actuel de la Russie sous le fameux régime de la N.I.P.
Tous les militants ouvriers, tous les anarchistes, tous les communistes, tous ceux enfin avides de se faire une juste opinion sur les Choses de Russie, doivent lire ces pages de La Revue Anarchiste, ainsi que celles contenant :
Le Sens de la Destruction, par VOLINE.
Le Cinquantenaire d'un Poète maudit : Albert GLATIGNY, par Georges VIAL.
La Revue des Journaux, par P. MUALDÉS.
La Revue des Revues, par Maurice WILLENS.
Des Poèmes de CARANTEC et VIDAL, et la suite de l'intéressante étude de P. VIGNÉ D'OTON sur Han Ryner.

Le numéro : 1 fr. 50

ABONNEMENTS : 4 mois : 5 francs
8 mois : 10 francs
Un an : 15 francs

Adresser les demandes d'abonnements à SOUSTELLE, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e). — Envois de fonds par le chèque postal : SOUSTELLE 516-67, Paris.

LIBRE JUGEMENT Qui, aux ordres de Daudet

La Prison

Les quartiers de Paris ont la figure d'un métier ou d'une idée : le Sentier vend du tissu ; la Villette, de la boucherie ; le Marais, du bijou ; le Palais-Royal est vieux régime et la Santé gèle. Dans l'un d'eux, l'ombre du roi périmé, dans l'autre agit la Loi vivante. Saint-Lazare a une bonhomie de maison de quartier. La Santé, fort de justice aussi nettement que Daudet, fort militaire, apparaît prison comme la Bourse apparaît finances, comme le Palais-Royal apparaît mort.

Au bas du haut rempart d'enceinte, les sergents de ville de ronde semblent d'une taille au-dessus de la moyenne de leur corporation ; cependant ils courent le dos, car ils s'ennuient dans ce métier de se promener à deux qui n'ont plus rien à se dire le long d'un mur sans boutte, mais beaucoup plus intéressant que les devantures de robes, chapeaux et pâtisseries, qui complètent une civilisation. Autrefois, la répression des idées ne se privait pas de l'échafaud. Du temps qu'on mettait le feu au derrière de penseurs réputés mauvaises têtes, le régime politique de la Santé aurait pu empêcher jusqu'à au carrefour du boulevard Arago où M. Debiat fait aujourd'hui le métier le moins prenant de France, après celui de roi : une heure de travail par an, le roi rien. Les progrès de l'esprit sont immenses ; on ne tue plus les gens qui ne pensent pas comme le gouvernement ou l'Eglise. On les emprisonne ou on les assomme un peu, mais ils sont libres de penser comme bon leur semble, puisqu'on ne coupe ni ne brûle plus les têtes. Il ne faut pas mêler les Libres-Penseurs et les Trop-libres-penseurs. Les Libres-Penseurs se moquent de l'Eglise et des Trop-libres-penseurs du Gouvernement. On décore les Libres-Penseurs. Les Trop-libres-penseurs sont incarcérés au quartier politique de la prison de la Santé. Ils prétendent abominable et impie qu'il y ait encore une prison politique après l'abolition des prisons ecclésiastiques. Un in-pace pour mécontents subsiste de l'autre côté de ce bras très court, devant lequel fonctionnent des sergents de ville. La prison républicaine contient deux divisions : droit commun, régime politique ; grand progrès, semble-t-il, car autrefois les prisonniers politiques subissaient le contact des voleurs. Aujourd'hui, deux droits : terrible dégradation dans l'esprit public, qui se réjouit de la création d'un régime doux pour les prisonniers de la pensée. La prison politique, c'est la prison des idées. Elles n'ont plus contre elles la hache, le bûcher, les chants des prêtres, les excommunications et les bénissements, mais seulement cette muraille bien gardée, derrière laquelle on peut leur rendre visite, par permission de M. Jouselin, juge d'instruction. Les Trop-libres-penseurs estiment que si diminué que soit l'attentat à la liberté de pensée, il n'en reste pas moins détestable. Les confères du bûcher d'Etienne Dolet sont dans le ciment des murs de la Santé, quartier politique. M. Jouselin succède au Grand Inquisiteur dans l'Histoire des hontes de l'esprit humain.

Des maisons d'arrêt, en province, sont des habitations semblables à celles des autres hommes, sauf les fenêtres fermées. On voit, à travers les barreaux, les détenus vous tirer la langue. Ces lieux ont un visage. Mais la Santé tient de la tombe et de la cage : pierres et barres de fer. Le regard du prisonnier ne peut s'élever dans la rue. C'est la même philosophie que pour l'in-pace ou le cul de basse-fosse, mais avec radiateurs et éclairage électrique. L'ouverture d'aération des cellules est à ras de plafond. Le carreau de verre opacifié à l'intérieur et laisse entrer l'air sans qu'on puisse voir le ciel. L'homme est dans un puits : toujours des murs à hauteur de son regard. La ligne d'horizon n'existe plus pour l'incarcéré. Le lieu est hygiénique et désespérant, propre et hermétique.

Le témoignage de JEAN-MAURICE CHENNEVIERE
Les circonstances dans lesquelles ont été recueillies les déclarations du carnet du roy Jean-Maurice Chennevrière sont maintenant précises et il n'est pas sans intérêt de les rapporter.

Jean-Maurice Chennevrière, comme nous le disions hier, aurait été arrêté spontanément par son frère, M. Jacques Chennevrière, alors chef de service dans une maison de commerce du 9^e arrondissement, de la conscience qu'il avait faite d'une jeune dactylographe de la même maison de commerce, Mlle Lucie Dehaise, qui fut en relations avec Rubio, le roi.

Le carnet du roy prévint aussitôt l'Action Française, M. Léon Daudet, au cours d'une de ses fréquentes entrevues avec M. Poincaré, rapporta le grave procès au président du Conseil et Jean Chennevrière fut entendu par le juge d'instruction.

Son frère, M. Jacques Chennevrière, était moins désireux d'appuyer son témoignage et, devant l'insuccès d'une convocation, M. Dehaise lui adressa une citation.

M. Jacques Chennevrière, cependant, confirma avoir recueilli les conditions précises par son frère à Mlle Lucie Dehaise, il se donna un air de demande de savoir des correspondances avec le journal royaliste qui avait conseillé d'accepter cette proposition, afin de pouvoir communiquer la correspondance avec le carnet du roy.

Mais, peu soucieux de se prêter à une semblable suggestion, il avait répondu avec indignation à la suggestion qui lui était adressée.

Mlle Lucie Dehaise, entendue enfin, par le juge, expliqua, comme nous l'avons dit, par le témoignage de l'arrestation de Rubio, ayant lu dans les journaux le dessin qu'on prêtait à l'anarchiste d'avoir assassiné M. Poincaré, elle se donna un air de demande de savoir des correspondances avec le journal royaliste qui avait conseillé d'accepter cette proposition, afin de pouvoir communiquer la correspondance avec le carnet du roy.

Mais, peu soucieux de se prêter à une semblable suggestion, il avait répondu avec indignation à la suggestion qui lui était adressée.

Mlle Lucie Dehaise, entendue enfin, par le juge, expliqua, comme nous l'avons dit, par le témoignage de l'arrestation de Rubio, ayant lu dans les journaux le dessin qu'on prêtait à l'anarchiste d'avoir assassiné M. Poincaré, elle se donna un air de demande de savoir des correspondances avec le journal royaliste qui avait conseillé d'accepter cette proposition, afin de pouvoir communiquer la correspondance avec le carnet du roy.

Mais, peu soucieux de se prêter à une semblable suggestion, il avait répondu avec indignation à la suggestion qui lui était adressée.

Mlle Lucie Dehaise, entendue enfin, par le juge, expliqua, comme nous l'avons dit, par le témoignage de l'arrestation de Rubio, ayant lu dans les journaux le dessin qu'on prêtait à l'anarchiste d'avoir assassiné M. Poincaré, elle se donna un air de demande de savoir des correspondances avec le journal royaliste qui avait conseillé d'accepter cette proposition, afin de pouvoir communiquer la correspondance avec le carnet du roy.

Mais, peu soucieux de se prêter à une semblable suggestion, il avait répondu avec indignation à la suggestion qui lui était adressée.

Mlle Lucie Dehaise, entendue enfin, par le juge, expliqua, comme nous l'avons dit, par le témoignage de l'arrestation de Rubio, ayant lu dans les journaux le dessin qu'on prêtait à l'anarchiste d'avoir assassiné M. Poincaré, elle se donna un air de demande de savoir des correspondances avec le journal royaliste qui avait conseillé d'accepter cette proposition, afin de pouvoir communiquer la correspondance avec le carnet du roy.

Mais, peu soucieux de se prêter à une semblable suggestion, il avait répondu avec indignation à la suggestion qui lui était adressée.

Mlle Lucie Dehaise, entendue enfin, par le juge, expliqua, comme nous l'avons dit, par le témoignage de l'arrestation de Rubio, ayant lu dans les journaux le dessin qu'on prêtait à l'anarchiste d'avoir assassiné M. Poincaré, elle se donna un air de demande de savoir des correspondances avec le journal royaliste qui avait conseillé d'accepter cette proposition, afin de pouvoir communiquer la correspondance avec le carnet du roy.

